



Women at Warp Épisode 113
Les femmes dans le fandom Trek
Jacqueline Lichtenberg

SUE : Bonjour et bienvenue dans Women At Warp. Rejoignez-nous : un équipage de quatre fans de Star Trek part audacieusement, toutes les deux semaines, explorer notre franchise préférée. Je m'appelle Sue, merci de nous écouter. Avec moi aujourd'hui, il y a Jarrah.

JARRAH : Bonjour.

SUE : Et nous avons aujourd'hui une interview spéciale pour vous.

JARRAH : Nous allons interviewer Jacqueline Lichtenberg, qui est... enfin, c'est difficile de la résumer en une bio très courte, mais c'est l'autrice de nombreuses œuvres de science-fiction publiées, ainsi qu'une influence extrêmement importante dans l'histoire de la fanfiction et du fandom de Star Trek. L'une des autrices de Star Trek Lives, le livre, et en plus, quand elle a fondé le comité Wel original... qu'est-ce que j'oublie, Sue ?

SUE : Eh bien, sa série de fanfictions Star Trek s'appelle l'univers Kraith ; elle a fini par avoir des autrices et auteurs contributeurs. Je crois qu'elle a eu des œuvres de fans publiées dans 25 fanzines différents. Elle était aux toutes premières conventions Star Trek à New York.

JARRAH : Il me semble qu'elle a dit qu'à un moment, il y avait cinq fanzines consacrés à de la fiction dérivée de sa fiction.

SUE : Exact. Oui. Donc, vraiment, dans à peu près tous les aspects du fandom Star Trek, on peut trouver son influence. C'était super d'obtenir un peu d'info d'elle sur un maximum d'aspects.

JARRAH : Allons droit au but.

* * * * *

SUE : Jacqueline, merci beaucoup d'être avec nous aujourd'hui. On est ravies de vous recevoir et de parler un peu de Trek. Mais avant que vous ne soyez si complètement immergée dans le fandom—ce dont on parlera beaucoup plus—qu'est-ce qui, selon vous, vous a d'abord attirée vers Star Trek ?

JACQUELINE : Eh bien, voyez-vous, votre prémisses est un peu à côté.

SUE : Ah d'accord. rit

JACQUELINE : Oui, juste un peu. Le fait est que je suis totalement immergée dans le fandom depuis 1950. Bien, bien avant que Gene Roddenberry n'ait pensé à Star Trek comme à une série télé. C'était dans son imagination déjà dans les années 30 et 40, mais il ne pensait pas en termes de télévision avant que la télévision ne décolle vraiment dans les années 50. Moi, j'étais totalement dans le fandom quand, en cinquième (7e année US), j'ai envoyé une lettre de commentaire au magazine *Worlds of If*, alors édité par Fred Pohl. Il a publié la lettre. Et à l'époque, on publiait les adresses avec les lettres, parce que le monde n'était pas si dangereux, et des membres de la National Fantasy Fan Federation—qui est sur Facebook aujourd'hui, la N3F—leur wel-committee m'a écrit. Beaucoup, beaucoup de lettres. Et j'ai rejoint la National Fantasy Fan Federation, qui était la seule organisation de fans. Je veux dire, une véritable organisation avec constitution, dirigeants élus, et un plan de succession, n'est-ce pas ? Un plan pérenne. Et la N3F a été fondée par Damon Knight. Il écrivait toujours son nom avec deux minuscules : un petit d et un petit k. damon knight. C'était un écrivain de science-fiction très, très célèbre, universitaire, et plus tard il a fondé la Science Fiction Writers of America. Donc j'ai rejoint la N3F dans les années 1950 et j'ai reçu beaucoup de distinctions pour ça, parce que je suis aujourd'hui l'une de leurs plus anciennes membres. À l'époque, Fred Pohl était membre actif—et d'autres écrivains pro de SF aussi. Je pouvais admirer les pros et j'ai reçu mes premières leçons d'écriture grâce à eux. C'était toute ma vie... jusqu'à la fac, où j'ai dû un peu décrocher, parce que la fac prend toute votre vie, n'est-ce pas ? Puis j'y suis revenue après mon mariage. Et j'ai commencé à vendre dans les années 1960 : j'ai commencé à vendre mes textes de SF et j'ai rejoint la SFWA. Je suis désormais membre à vie des deux organisations. Damon Knight n'est plus parmi nous. Mais j'étais vouée au concept de fandom bien avant Star Trek. Comme la plupart des personnes impliquées dans l'organisation des conventions originelles, qui se basaient sur des fanzines originaux : *The Key of the Negative* de Ruth Berman, *Spockanalia* de Deborah Langsom, et toute une bande de New-Yorkais qui ont fini par fonder cette convention devenue « The Committee ». Je traînais avec ces gens. Mais ce qui m'a attirée à Star Trek, à l'origine, c'est quand on a annoncé qu'au Worldcon de Chicago il y aurait la première d'une nouvelle série TV. J'étais en route pour Israël. J'y avais trouvé un travail, et j'étais en Californie à chercher un poste de chimiste parce que je venais de diplômé ; j'ai obtenu ce job à Haïfa. Donc, j'étais en route vers Israël et je ne pouvais pas aller à Chicago : j'ai raté toute la première de Star Trek. Ensuite, j'ai reçu une lettre de Bjo Trimble, qui avait été réexpédiée six fois parce que je déménageais partout dans le monde et que je venais de me marier et de déménager encore. Sue rit Finalement, cette lettre avec toutes ces adresses griffonnées sur le devant m'est parvenue : c'était de Bjo Trimble. Devinez quoi ? Je connaissais Bjo Trimble de la région de la Baie en Californie, quand j'étais au lycée et à la fac.

JARRAH : Trop cool !

JACQUELINE : Parce qu'elle organisait des expositions d'art à l'époque, lors des conventions. Donc je la connaissais ! Et j'ai reçu une lettre d'elle disant : écrivez à, vous savez, Paramount pour maintenir la série à l'antenne, parce qu'on ne peut pas syndiquer une seule saison. Ça m'a convaincue que la série qui avait fait ses débuts à Chicago était vraiment aussi bonne que les autres fans qui l'avaient vue là-bas le pensaient. Parce que je faisais confiance au jugement de Bjo Trimble. Donc j'ai écrit à Paramount et j'ai dit à Gene Roddenberry : « Gardez-la à l'antenne jusqu'à ce que je puisse revenir et la voir en vrai », parce qu'à l'époque, si vous manquiez la diffusion, vous ne la reverriez. Jamais. De. La. Vie. Jarrah rit Comme le monde a changé. toutes rient Je n'ai plus cette panique quand quelque chose que j'ai envie de voir arrive : je laisse s'accumuler et je binge-watch sur Netflix. rires/enthousiasme J'adore ce monde ! Vraiment, on l'a fait ! C'est là que l'angle « femmes » est tout à fait pertinent. Quand j'écrivais Star Trek Lives, j'ai fait circuler des questionnaires pour savoir qui publiait, éditait et lisait les fanzines Star Trek : c'étaient des femmes. Ce n'est qu'en fouillant partout qu'on pouvait amener des hommes à faire des fanzines. Il n'y avait qu'une poignée d'hommes. Parce qu'ils étaient actifs : ils faisaient des choses—ils changeaient le monde : la NASA, et tout ça, non ? Et la programmation, et l'informatique... c'était surtout des hommes. Mais les femmes, elles, écrivaient pour les fanzines. Le Committee était majoritairement féminin. Joanie Winston gérât la communication du Committee. Elle était très femme, aimait vraiment être une femme et ne supportait pas les hommes et ainsi de suite. Vous pouvez parcourir la liste : la majorité de l'énergie, des heures de travail acharné et du génie consacrés à convaincre le monde que Gene Roddenberry avait raison et que cette série devait être relancée... ce public, ce groupe qui dépensait de l'argent pour aller aux conventions, acheter des choses dans les dealers' rooms, écrire, créer, publier des fanzines... presque tout cela venait des femmes. Ne sous-estimez pas les femmes. Les femmes sont la source d'énergie derrière Trek. Je pense que Roddenberry le savait aussi.

JARRAH : C'est peut-être le bon moment pour bifurquer un peu vers le fandom, puis revenir à l'écriture de fiction après. Ça vous va ?

JACQUELINE : Oui. La raison pour laquelle je mentionne les femmes, c'est qu'avant Star Trek, toute l'édition de fanzines était de la non-fiction écrite et publiée par des hommes. Il y avait quelques femmes, et la plupart utilisaient des pseudonymes masculins. Vous savez, Andre Norton, Marion Zimmer Bradley—deux des autrices de SF les plus célèbres—ne pouvaient pas être publiées. Manhattan ne l'autorisait pas sous un nom non masculin ou non ambigu. Voilà le monde d'où nous venons. Le monde où les femmes comptent, où les goûts féminins comptent. Jusqu'à Star Trek, Manhattan était absolument convaincue que la « science-fiction » était un genre littéraire qui ne se vendrait qu'aux garçons adolescents, Jarrah rit et que les filles n'y seraient jamais

intéressées, voyez.

JARRAH : Je crois qu'ils ont oublié Mary Shelley.

JACQUELINE : rit Oui. Oui.

JARRAH : Mais vous êtes une autrice professionnelle en plus d'être fan et autrice de fanfictions. Pour nos auditeurs et auditrices qui ne connaissent pas, pouvez-vous nous parler de votre travail et de l'univers Sime-Gen ?

JACQUELINE : En fait, le concept de l'univers Sime-Gen, le worldbuilding derrière, a été conçu quand j'étais ado, biiien avant... enfin, pas si longtemps, disons 10 ou 15 ans avant Star Trek ou avant le fandom Star Trek. Ma prise de conscience de ce que faisait Roddenberry avec Star Trek n'est venue que longtemps après que l'univers Sime-Gen ait été, en gros, construit. Si vous comprenez ce qu'est le worldbuilding, c'est cumulatif, n'est-ce pas ?

JARRAH : Oui. rit

JACQUELINE : Et quand j'ai vu Star Trek, j'ai réalisé que quelqu'un d'autre faisait ce que je faisais—mais pour un public bien plus large. La plupart diraient : c'est plus réussi. sceptique Pas si sûre. Mais Roddenberry a réussi à vendre ce produit qui n'avait à aucun prix sa place à la télévision, à une chaîne de télévision. Ce qu'il a dû traverser pour ça—le livre de David Gerrold montre beaucoup d'étapes. Et il y a un article formidable sur Lucille Ball sur Wikipédia qui détaille ses actions en coulisses pour forcer la série à l'antenne. J'ai vu Star Trek et je me suis dit : « C'est l'avenir de la science-fiction. Il faut conformer et configurer le "roman" de SF pour le marché que Roddenberry a réussi à entrouvrir »—c'est-à-dire la télévision épisodique, un marché grand public à large audience. Je me suis demandé : pourquoi cette série plaît-elle aux personnes à qui elle plaît ? À l'époque, ce que je savais du public de Star Trek à l'antenne, c'était essentiellement le lectorat de SF avec lequel je traînais. Et toutes les autres personnes que je rencontrais qui faisaient des fanzines, etc. Le concept même du fanzine, c'est un concept de fan de SF. Et c'est Deborah Langsom avec Spockanalia qui a fait le premier fanzine contenant de la fiction : de la fiction originale basée sur les prémisses et personnages de la série TV. C'était inédit : ça n'était jamais arrivé. Personne n'en avait envie. Il n'y avait pas de séries TV qui en valaient la peine. rires Oui. Elle l'a fait, et elle a pu le faire grâce à ses connexions dans le fandom SF. Et ça a fait boule de neige. Ruth Berman, en gros simultanément, a fait pareil avec ce qu'elle connaissait. Donc le fandom, c'était ma maison.

Sime-Gen est né de la lecture de ce que disaient les fans à propos de livres que j'avais lus et qui avaient été publiés pro. Des commentaires, n'est-ce pas ? Et je regardais les livres publiés pour des lecteurs mâles adolescents et je me disais : « Mais attendez, il manque quelque chose. » Je me suis mise à écrire de la SF pour les

palais blasés. C'est ça, en gros. Sime-Gen s'adresse aux lecteurs de SF qui en ont assez de lire le même roman encore et encore. J'ai ouvert une voie. C'était très difficile, mais en voyant Star Trek, j'ai analysé... je savais que ce que je voulais faire ne serait pas populaire parce que ce n'était pas pour les jeunes hommes. Oui. Beaucoup de jeunes hommes aiment ça, mais ce n'est pas pour eux. Et ça n'a pas de... se racle la gorge—on peut parler d'une théorie entière sur « l'aventure intime », un genre que je considère comme un genre invisible derrière l'« action-aventure ». Si, au lieu de mettre « action » devant « aventure », vous mettez « intime », vous créez un genre d'« aventure intime » où les risques émotionnels, les risques physiques, la mise en péril, les enjeux pour les protagonistes sont en fait émotionnels, psychologiques, spirituels—tout ce qui fait qu'un humain est humain—qui va au cœur de l'identité personnelle. Et de la conscience, chez les autres dans votre monde, de qui vous êtes. Toute une école de psychologie repose là-dessus. Le besoin de validation de votre identité est quelque chose de très, très humain. C'est de cela que parle vraiment Sime-Gen. Et jusque-là, aucune SF n'en parlait. Et si vous regardez le Star Trek originel diffusé, ça n'en parlait pas non plus. Ça en avait le potentiel. Ça le laissait hors-champ, entre les scènes, supposant que ça s'était produit.

JARRAH : Intéressant.

JACQUELINE : Et le fait que ces choses n'étaient jamais mentionnées dans Star Trek a donné naissance aux fanzines, qui expliquaient ce qui se passait entre les scènes. Et expliquaient beaucoup d'incohérences, ou d'apparentes incohérences, parce que pour faire tenir un script en 46 minutes, il fallait le charcuter. Puis le remodeler. Et Paramount était convaincu que ça devait viser des mâles adolescents, et Roddenberry, au départ, n'a pas vraiment ciblé les femmes. Il était ravi quand les femmes se sont emparées de sa fiction, mais ce n'était pas sa cible. Il était branché aventure. Mais les femmes aiment aussi l'aventure. On la goûte, selon les moments. Mais ce n'est pas le but principal de la vie que de détruire ses ennemis à coups de massue. rires Vous voyez ? Ce n'est pas notre façon de résoudre les problèmes. On cherche d'autres voies. Et bien sûr, aucun des extrêmes ne fonctionne. Il faut atteindre ce milieu où l'on combine force physique et force psychologique, n'est-ce pas ? C'est ce qu'on fait dans l'univers Sime-Gen. Et c'est de la SF pour palais blasés, parce que ça utilise une prémisse d'Andre Norton qui me fascinait depuis les années 1950 : que se passe-t-il si l'humanité mute ? Et quand Andre Norton écrivait, l'épouvantail qui faisait muter le génome humain, c'était la guerre atomique, qui anéantirait la civilisation. L'idée d'anéantir la civilisation me plaisait. Je ne la trouvais pas si géniale au départ. On pourrait faire mieux en repartant de zéro. Oui, vraiment. Que faudrait-il changer dans la nature humaine pour rendre le monde meilleur, ou faire des humains qui créeraient un monde meilleur ? Voilà la question. Et c'est pour ça que Roddenberry a mis Spock sur la passerelle : pour poser cette question, « Qu'est-ce qui est bon chez les humains ? Qu'est-ce qui doit être amélioré ? Comment changer l'humain ? Qu'est-ce qui serait une amélioration ? » Je ne pense pas que Roddenberry

ait trouvé la réponse, mais c'était la question que je voyais à l'écran. Et la manière de poser la question, c'est de mettre un non-humain sur la passerelle. Et c'était ma— quand je suis enfin revenue—je devrais raconter l'histoire pour la postérité. Quand je suis enfin revenue aux États-Unis et que j'ai réellement vu un épisode de Star Trek. C'était Spock, et Spock seul. Laissez-moi vous raconter. C'est très embarrassant. Jarrah rit Je suis revenue avec mon tout nouveau mari, et nous logions chez sa tante à Brooklyn, qui a invité le reste de sa famille—tout le monde du coin—à rencontrer leurs nouveaux parents par alliance. Donc je suis assise dans leur salon, au milieu d'une mer... c'était alors une grande famille. Une mer de visages que je ne connaissais pas, qui ne lisaient pas de SF, n'avaient aucun intérêt pour Star Trek, ni pour quoi que ce soit qui m'intéressait, sauf mon mari. La conversation a tourné vers « Voyons ce qu'il y a à la télé ». Ils ont sorti TV Guide—à l'époque, un petit magazine—et j'ai vu que Star Trek passait. On avait trois chaînes et quelques brouillées, et il y avait Star Trek. J'ai dit que j'attendais de voir cette série, que je voulais vraiment la voir, parce que j'en avais entendu parler à l'étranger. Gentils avec leur nouvelle belle-famille, ils ont mis la série et ont serré les dents en la regardant presque jusqu'au bout. La dernière scène, je crois que c'était la dernière, m'a explosé dans l'esprit quand la caméra a pivoté pour un profil de Spock. Après plusieurs scènes sur la passerelle où Spock interagit normalement avec l'équipage et le capitaine, d'accord ? Puis on obtient le profil de Leonard Nimoy et ses oreilles. J'ai bondi au milieu du salon, au milieu de mes nouveaux beaux-parents, en pointant l'écran et en hurlant à pleins poumons rires/cris : « IL N'EST PAS HUMAIN ! » rires Je n'oublierai jamais ce moment. C'était le moment. Le moment où je suis née. Le moment où j'ai commencé à vivre. Le moment où ma vie a commencé. C'était ça pour moi : la télévision, capable de communiquer à des millions—bien plus que n'importe quel livre—met à l'écran un non-humain qui se comporte comme une vraie personne, pas comme un idiot. Dans les émissions pour enfants, ils se comportaient comme... des clowns. Des idiots. Ou My Favorite Martian : c'était pour la blague, c'était idiot, personne n'y croyait. OK. Star Trek, c'était des décors en carton, des uniformes aux couleurs primaires, des valeurs de production faibles selon nos standards actuels, mais très élevées pour la télévision de l'époque. C'était le mieux qu'ils pouvaient faire. Et il y avait des bloopers à l'occasion. Mais on ne les voyait qu'en rediffusion. La première fois, l'histoire vous attrape—pas parce qu'elle est originale—il n'y avait pas une once d'originalité dans Star Trek. J'avais déjà tout lu. Pas une fois, mais chez beaucoup d'auteurs, dans beaucoup de variantes. Roddenberry aussi. Il n'était pas ignorant ; il connaissait son affaire. Ils ont réussi à mettre à la télévision une vraie personne, adulte, avec un esprit—et il n'était pas humain. Voilà la définition de la façon dont cette œuvre d'art pose une question à un public qui ne l'a jamais entendue : « Qu'est-ce qu'un être humain ? Quelle est l'essence de l'humanité ? » Je n'aimais pas la réponse de Roddenberry, et c'est pourquoi j'ai écrit Kraith.

SUE : Je voulais justement vous demander là-dessus.

JACQUELINE : Tout est lié.

SUE : Oui ! Donc, d'après ce que j'ai trouvé, vous avez commencé à écrire les livres Sime-Gen et votre fanfiction, la série Kraith, à peu près au même moment, à la fin des années 60.

JACQUELINE : En réalité, Sime-Gen a précédé Kraith. J'ai vendu ma première nouvelle avant d'avoir la première histoire Kraith publiée dans T Negative.

SUE : Donc vous étiez déjà publiée quand vos œuvres de fans ont commencé à paraître dans des fanzines.

JACQUELINE : Exactement.

SUE : Sachant que les autrices d'œuvres de fans n'étaient pas payées, qu'est-ce qui vous a poussée à continuer d'écrire pour des fanzines alors que vous gagniez votre vie avec Sime-Gen ?

JACQUELINE : Eh bien, à ce moment-là, quand j'ai décidé de lancer une carrière d'écrivaine pro, j'avais un bébé et j'étais enceinte d'un autre. Et j'avais une machine à écrire, que je devais sortir et poser sur la table de la cuisine entre deux repas. Je travaillais à la table de la cuisine et j'ai commencé à écrire des histoires. Et j'ai réalisé que je ne savais pas vraiment comment... je savais ce que je voulais faire, mais pas comment le faire. Je savais que, pour écrire rémunéré, commercial, ça ne peut pas être difficile. Écrire une histoire doit être aussi simple qu'allumer un interrupteur. Il faut savoir ce qu'on fait—comme pour changer un robinet, on n'a pas forcément besoin d'un plombier diplômé, mais il doit savoir comment c'est monté et comment démonter sans mettre de l'eau partout, non ? Il y a une méthode derrière chaque métier, et j'ai compris que j'avais besoin de plus d'indices sur la méthodologie pour produire de la fiction sans transpirer. Parce que si vous voulez aller assez vite pour vendre à un centime le mot—à l'époque, c'était le tarif—et gagner de l'argent réel... si vous travaillez une heure, vous gagnez 1,50 \$, mais si vous mettez cinq heures pour écrire une page, vous ne gagnerez pas 1,50 \$. Donc l'économie même du métier oblige à penser : « Comment rendre ce job plus facile ? » J'ai trouvé une pub pour un cours par correspondance, The Famous Writers School. J'ai convaincu mon mari qu'on devait payer—qu'on investisse dans ces cours, parce que le vendeur venu à la maison, c'était un commercial à la dure, qui vous fait lâcher votre argent pour rien. Pourtant, j'ai vu dans le programme : « C'est ce que je dois apprendre. » Alors on s'est inscrits. Je crois que ça coûtait 4 000 \$ ou un truc du genre, et la promesse du vendeur, c'était : au quatrième devoir, vous aurez produit quelque chose que vous pouvez vendre. C'est ce dont j'avais besoin. Ciblez votre objectif. Allez-y. Je l'ai fait, et j'ai vendu le devoir du quatrième cours. Plus tard, j'ai appris—par une cousine et d'autres—que l'école avait été poursuivie, parce que personne ne faisait ça. On leur promettait, ils payaient beaucoup, on leur garantissait une vente au quatrième devoir,

ils terminaient le cursus sans rien vendre. Mais moi, je l'ai fait. Je n'étais pas la seule, mais l'une des très, très rares, si l'on en croit le procès. Ensuite, j'ai regardé le reste du cursus : il y avait encore beaucoup à apprendre. Je n'aimais pas le cours—c'était tourné vers le « mundain ». Vers la non-fiction pour le grand public. Vers, vous savez, écrire vos mémoires si vous n'êtes personne. Et ça s'adressait à des gens qui rêvaient d'écrire et de vendre sans avoir d'idées—rien à dire. Ça ne donnait pas la base, l'éducation et la réflexion nécessaires pour développer quelque chose à dire sur le monde. Mais moi, j'avais déjà quelque chose à dire : « La science-fiction n'est pas un genre. Elle contient tous les genres. La SF n'est pas pour les garçons ados : elle est en fait pour les filles. » Mais rien de tout ça n'avait été publié. Alors, qu'ai-je fait ? J'ai rendu des devoirs... et je recevais des lettres incendiaires des profs. Chaque devoir était évalué par un prof différent. Ils étrillaient la « bêtise » de ma SF, parce que j'envoyais de la SF comme devoir.

SUE : J'ai fait ça aussi. rit

JACQUELINE : Et ils détestaient. Bref. J'ai écrit Kraith—je ne me souviens plus si c'étaient les quatre, cinq, six premiers épisodes publiés dans T Negative—comme des devoirs, spécifiquement pour perfectionner et accélérer la production de fiction selon chaque leçon. Mais ils ne comprenaient pas le marché SF, que j'avais étudié toute ma vie. Le quatrième devoir était d'étudier l'éditeur à qui vous voulez vendre et d'écrire quelque chose qu'il achèterait. L'éditeur que j'ai étudié, c'était Fred Pohl, qui publiait alors If—Worlds of If. Je le connaissais de toujours. J'avais lu tous ses livres, ses éditos, et ceux de John W. Campbell qui ferraillait avec lui depuis d'autres magazines. Il y avait toute une société—et les courriers des lecteurs. Et des « merci d'avoir parlé de... » du numéro du mois. Je savais ce que je faisais. J'ai façonné une nouvelle Sime-Gen conçue pour titiller l'imagination de Pohl—le genre d'histoire qu'il voudrait publier. À l'époque, il menait un projet pour publier la toute première histoire de certains auteurs : il chérissait les nouveaux. Il voulait des débutants n'ayant jamais rien vendu. Ma nouvelle a été achetée dans ce cadre, sans en porter l'étiquette. Elle est très, très mauvaise, mais très, très formidable en ce qu'elle parle directement à Pohl. Cette histoire est maintenant en ligne en lecture libre : « Operation High Time ». Quand je google, ça me donne le lien de Sime-Gen.com. Bref, c'était le début, la première vente de la série. Nous en sommes au quinzième volume en production chez notre éditeur. Nous avons maintenant quatre auteurs pros dans la série. Voilà le lien : j'ai lancé la première nouvelle Sime-Gen, puis j'ai adapté le worldbuilding selon ma compréhension de ce qui plaisait dans Star Trek. J'ai étudié Star Trek, les fanzines, ce que les gens disaient, etc. J'ai élaboré une théorie sur la raison pour laquelle on aime Star Trek—et surtout Spock. Je l'ai écrite dans mon premier roman Sime-Gen, House of Zeor. J'ai vendu l'édition reliée de House of Zeor aux fans de Star Trek—spécifiquement les fans de Spock—avec garantie « remboursé si pas satisfait », et je n'ai reçu aucun retour. J'en ai vendu 60 exemplaires—rires—à l'époque, c'était 5,95 \$: incroyablement cher ! rit Mais les gens ont payé, ne l'ont pas

renvoyé. Ils ont aimé et ont écrit des histoires dans mon univers. C'était le but : j'ai vu comment Star Trek incitait les gens à écrire dans l'univers de Star Trek. Je me suis dit : « Si ma théorie sur pourquoi on aime Star Trek est correcte, je peux écrire un roman qui donnera envie d'écrire dans mon univers. Si ça arrive, j'ai la preuve que je comprends pourquoi on aime Star Trek, et je peux écrire un article de presse sur pourquoi on aime Star Trek, qui sont ces gens et pourquoi ils font ce qu'ils font. » C'était une nouvelle à l'époque : jamais arrivé dans l'histoire humaine. Voilà l'origine de Star Trek Lives.

JARRAH : Oui. C'est une bonne transition vers Star Trek Lives, alors. C'est vraiment intéressant. Et pour nos auditeurs qui ne connaissent pas (vous devriez), en 1975 vous avez rejoint Sondra Marshak et Joan Winston et publié Star Trek Lives.

JACQUELINE : Non non non non non.

JARRAH : Non ?

JACQUELINE : Non, vous avez la prémisse à l'envers.

JARRAH : D'accord. Corrigez-nous.

JACQUELINE : D'accord. Sondra Marshak et Joanie Winston m'ont rejointe.

JARRAH : OK.

JACQUELINE : OK. Ça sonne un peu égocentrique, mais c'est ce qui s'est passé. J'ai entrepris d'écrire cet article, que je pensais pouvoir placer dans notre journal local, voire au New York Times. Je l'ai conçu comme un papier du NYT. Et pour écrire un article, il faut savoir « qui, quoi, quand, où, combien ». J'ai été formée au journalisme. Je ne pensais pas que ce serait si difficile. Et certainement pas que ça prendrait cinq ans. Mais le fandom Star Trek a explosé entre-temps. De plus en plus gros. Et quand vous courez après un fait, il n'est plus vrai une semaine après. J'avais besoin de savoir combien de fanzines, combien d'auteurs—beaucoup écrivaient pour plusieurs. Combien de lecteurs, combien d'abonnés, combien lisaient réellement, si on se passait les zines. Quelle taille fait ce public ? Si c'est 400-500 personnes, ce n'est pas un article. Si c'est 50 000, ça l'est. C'était bien plus que 50 000. Et impossible à compter. J'ai donc utilisé les outils éprouvés de la SF avec lesquels j'avais grandi pour estimer ces chiffres. J'ai créé un questionnaire envoyé aux éditeurs de fanzines—je connaissais la plupart d'entre eux, via mes réseaux. Je pouvais tracer le réseau parce que c'était relativement petit avant l'explosion. Je savais qui étaient les éditeurs (souvent aussi les éditeurs techniques), qui écrivait, j'avais lu la plupart des textes, et je connaissais beaucoup de lecteurs via leurs lettres publiées. Je correspondais avec beaucoup, discutant en privé du dernier épisode, du dernier numéro de tel fanzine.

J'ai envoyé un questionnaire et j'ai reçu beaucoup de bonnes réponses. Puis j'ai réalisé qu'il me fallait connaître les lecteurs, car les fanzines se vendaient à plus d'exemplaires qu'il n'y avait de contributeurs. Il y avait donc une foule sur la touche. J'ai demandé aux éditeurs de publier mon questionnaire pour toucher les lecteurs. Ils l'ont fait. Et vous voyez ces grosses poubelles de 120 litres ? Jarrah rit À la fin, j'en avais une pleine de questionnaires remplis. Malheureusement, tout a moisi et j'ai dû jeter en déménageant. déception du groupe Oui, le papier s'était dégradé. Toutes ces archives sont perdues. Mais je les ai gardées des années.

SUE : C'était le questionnaire du « S-Trek fan roster » ?

JACQUELINE : Oui, exactement. Le questionnaire Strek fan—

SUE : Strek fan, d'accord.

JACQUELINE : Oui. Il y avait beaucoup d'enthousiasme. Les gens voulaient être comptés. Ils voulaient leur nom dans le livre. Et je regardais ce flot d'informations impossible à fixer, parce que ça grandissait à mesure qu'on y pensait. J'ai compris qu'une seule personne ne pouvait pas—moi seule, ma voix, mon esprit, ma compréhension—écrire... je savais que ce n'était plus un article. Même un papier du NYT ne suffirait pas. Ce serait un livre. Et il n'y avait aucune chance que je parle pour toute cette diversité d'opinions et de points de vue. Je ne me souviens plus exactement—je crois que Sondra Marshak m'a contactée via Kraith—bref, on a commencé à parler au téléphone (elle adorait téléphoner). Et quand il est devenu évident qu'on ne pouvait pas faire autrement, je lui ai dit : « Aide-moi à écrire ce livre », et elle a dit oui, car elle s'était elle aussi mise à chercher ces réponses. Et ses réponses étaient très différentes des miennes. Elle était fan d'Ayn Rand. Elle est—elle est toujours en vie. J'ai totalement perdu le contact, mais elle est vivante. Joanie Winston n'est plus. Sondra était dévouée à Ayn Rand et à toute sa philosophie. Et il se trouve que Roddenberry connaissait aussi cet angle. Mais lui était humaniste par philosophie personnelle. Moi, je suis une Juive orthodoxe. Vous regardez le spectre et vous dites : « Nous ne capturons pas l'essence de ce qu'est le fandom Star Trek, de ce public. » Ce public est bien plus divers qu'une seule personne. J'ai donc impliqué Sondra, qui a impliqué Joanie Winston, car elle aussi voyait qu'on ne représentait pas tout le spectre. À nous trois, on les a tous attrapés. rires Même les hommes. Sondra a eu l'idée d'interviewer la distribution et l'équipe, d'essayer d'interviewer les acteurs et Roddenberry. Ça venait de sa compréhension commerciale de ce qui fait vendre un gros livre de non-fiction : on ne peut pas vendre ça uniquement sur notre représentation des fans. Il nous faut les voix de gens que les lecteurs connaissent déjà. C'est vrai : c'est comme ça que l'édition commerciale marche. On est parties là-dessus—d'où les cinq ans. On a couru après ces gens dans tout le pays, jusque au Canada. On se promenait avec des magnétos, on s'asseyait par terre dans des hôtels, littéralement aux pieds des créateurs de Star Trek, et on leur posait nos questions. Il

s'avère que la plupart ne savaient pas vraiment. Ils sont pris par la pression commerciale de produire une série hebdo. C'est très, très dur. Beaucoup de choses vous échappent. Ils n'ont pas passé leur vie à réfléchir à la philosophie de l'origine de la fiction, pourquoi l'humanité a besoin de fiction, ce que c'est, si c'est une cause ou un effet dans la société, etc. Roddenberry était le penseur le plus profond du lot. Il avait une philosophie de vie et comprenait que l'humanité pouvait changer et devenir « sage ». C'était son mot : « Quand nous serons sages, nous agirons ainsi. » Il l'a représenté dans Star Trek. Et je pense qu'il avait raison : il y aura un changement. Mais celui qu'il imaginait n'était pas, selon moi, celui qui changerait fondamentalement le comportement humain. Dans Sime-Gen, j'utilise la prémisse que la nature humaine doit changer pour qu'on arrête de se battre et qu'on parte explorer les étoiles : il faut que les humains deviennent plus passionnés. Plus impliqués dans la vie émotionnelle les uns des autres. Plus conscients de leurs émotions, et plus empathiques, plus compatissants. Les gens utilisent des mots différents, donc il faut en utiliser plusieurs. Mais il s'agit de la capacité de se connecter de personne à personne. D'être intime sans sexualité. Roddenberry allait sur une toute autre ligne. Mais cela reste de la bonne SF. Donc on a interviewé ces personnes, enregistré sur bandes. Puis j'ai tapé chaque mot, à New York et chez Sondra Marshak. Ces dactylogrammes étaient dans la poubelle qui s'est dégradée. Perdus. J'ai tout retapé, puis on a tout passé au crible pour extraire les citations qui ont fini dans le livre.

JARRAH : C'est beaucoup de travail ! Sue rit

JACQUELINE : Oui. Écrire ce livre a été une mission de cinq ans. rires

SUE : Et vous vous en servez pour explorer la question évoquée plus tôt : pourquoi Star Trek a touché tant de fans et s'est ancré chez eux. Pourquoi, encore aujourd'hui, 50 ans plus tard, en parle-t-on toujours ?

JACQUELINE : Parce que c'est de la vraie science-fiction. Sue rit Voilà le fond. À l'école, on leur assène—au lycée, à la fac—certains auteurs et romans en disant « C'est de la SCIENCE-FICTION, faites une dissertation ». Ils sortent convaincus que la SF est ennuyeuse, qu'ils la détestent, qu'ils n'en liront jamais. Voilà ce que le monde académique fait à notre domaine. Mais ce n'est pas la vraie SF. Ce que les universitaires aiment—et je pointe les universitaires. Jean Lorrah, ma coautrice sur Sime-Gen et co-créatrice d'une bonne part, est prof d'anglais. Sa spécialité, c'est Chaucer, rit ce qui ressemble plus à la science et à la spiritualité qu'à la littérature. Mais elle connaît vraiment la littérature. Jusqu'à ce jour, elle présente des communications à la Conference on the Fantastic. C'est une convention académique où des profs se lisent des papiers—née, en essence, grâce à Star Trek. Jean Lorrah et moi, Jacqueline Lichtenberg, sommes très possiblement la première équipe féminine à publier en SF. Et Jean Lorrah est peut-être la première prof à obtenir la titularisation sur la base d'un roman de SF.

SUE : Hein.

JACQUELINE : Bizarre. Nous sommes le couple bizarre. Sue rit Nous avons maintenant une troisième collaboratrice, dont le deuxième roman Sime-Gen sort fin juin, et qui est docteure en génétique végétale. Une généticienne. À l'Université de Californie, campus de Davis—au milieu de la vallée près de San Francisco. À l'origine, l'école d'agriculture. Maintenant, un campus immense, qui a tout. Comme Berkeley quand j'y étais. Je suis diplômée de Berkeley, et ma fille aînée aussi. Je suis diplômée en chimie. Ma fille est programmeuse. rit Oui, ça devient encore plus intéressant, mais c'est un autre sujet. Sue rit Le truc avec Star Trek, c'est que ça génère de l'activité de fans ; si vous pouvez le dupliquer—jamais arrivé auparavant—comprenez pourquoi et dupliquez. C'est la science appliquée à la fiction : comprendre, reproduire. Je l'ai fait. À un moment, il y avait cinq fanzines papier entièrement, à 100 %, consacrés à Sime-Gen.

SUE :

Oh, wow ! Fantastique.

JACQUELINE :

Les gens écrivaient—et écrivent toujours. Nous sommes passés en ligne et publions encore des fictions de fans sur notre site Sime-Gen.com, éditées par l'une des personnes qui avaient lancé le deuxième fanzine compagnon de Zeor. Zeor—Z E O R—est le nom de la maisonnée, du groupe qui finit par faire la paix avec la génétique humaine. Ils comprennent comment le monde marche et commencent à vivre ensemble sans s'entretuer.

SUE :

Vous avez mentionné les fanzines et l'activité Trek, mais autre chose que vous avez lancé dans la communauté des fans de Star Trek, c'est le Wel-committee, et c'était durant la préparation de Star Trek Lives.

JACQUELINE :

Oh, j'ai oublié de mentionner—retour au tout début de l'interview, quand je parlais de la N3F. En cinquième, j'ai écrit cette lettre que Fred Pohl—l'éditeur qui achètera Star Trek Lives—a publiée. Plus tard, il achètera ma première nouvelle Sime-Gen, puis Star Trek Lives. Beaucoup de choses remontent à cet homme, écrivain très célèbre. J'adore sa SF. Pas un personnage à l'horizon. Aucune relation. Rien de ce que je recherche. Un worldbuilding splendide, une grande science, de superbes spéculations—et pas d'histoire d'amour. Pas de romance. Mais il a acheté mes textes.

JARRAH : Génial ! Trop cool.

JACQUELINE : Il était membre de la N3F, et quand mon adresse a été publiée dans le magazine pro de SF, ils m'ont écrit. Ceux qui m'ont écrit étaient membres d'un organe de la N3F appelé Wel-committee. Mon introduction au fandom s'est faite via un comité de bénévoles qui écrivaient aux nouveaux pour les accueillir et les orienter vers les activités, bureaux et ressources de l'organisation. Donc, quand Pohl a acheté Star Trek Lives et que j'ai vu la date de parution approcher, j'ai dû pâlir. J'ai réalisé la quantité de courrier que j'allais recevoir—et mon cœur m'oblige à répondre de façon très personnelle, très, très, très unique à chaque lettre. Impossible. Aucun moyen. Jarrah rit J'étais à une room party d'une convention Star Trek à New York. Une bande de fans discutait, et moi je me lamentais : « Ce dont j'ai besoin, c'est d'une adresse à mettre au dos du livre pour que les gens écrivent et soient mis en relation avec des membres du comité, qui leur répondront personnellement. » Parce qu'une réponse personnelle est si différente d'une lettre type reçue de Paramount. Le fandom, c'est les relations personnelles, pas les formulaires. J'étais un peu désespérée. Shirley Maiewski et quelques autres ont proposé : « OK, on prendra une boîte postale, on distribuera le courrier à des bénévoles et tout le monde recevra une vraie réponse de quelqu'un qui sait de quoi il parle. » Et c'est arrivé ! Sue rit Elle l'a fait !

SUE : Pendant des années.

JACQUELINE : Pendant des années ! Et la structure—bien qu'elle ait changé, évolué avec la technologie—le concept était celui qui m'avait accueillie dans le fandom via la N3F il y a bien des années. La plupart des personnes impliquées alors avaient disparu. J'ai « volé » le nom au fandom, parce que le fandom de Star Trek est le fandom. Qui n'a rien à voir avec le fanatisme et tout à voir avec la science, la philosophie, l'académique, l'abstraction, et l'application d'idées abstraites à la vie quotidienne.

JARRAH : Et je suis curieuse—vous avez un peu parlé de la manière dont le monde a changé et dont le fandom a un peu changé. Regardez-vous encore du Star Trek et, dans tous les cas, selon vous, comment Star Trek a-t-il changé depuis la série originale ?

JACQUELINE : J'ai pris l'habitude d'aller voir les films. Et ils arrivent sur Netflix, etc. Vous savez, on les regarde plusieurs fois, et j'ai vu toutes les séries jusqu'à ce que CBS mette un péage devant. À ce stade, parce que Roddenberry avait une vision—et c'est sa vision qui a communiqué avec moi personnellement et m'a donné —pause—pas l'idée de Sime-Gen, mais l'idée de comment le diffuser. Ce qui comptait pour moi, c'était les Vulcains. Et si vous voyez Kraith, les Vulcains ne sont pas humains. Ce n'était pas vraiment l'idée de Roddenberry. Il est beaucoup plus proche d'Isaac Asimov—d'où l'enthousiasme d'Asimov pour Star Trek. Pour Roddenberry, les Vulcains sont des humains ayant réprimé leurs émotions. Mon idée dans Kraith, c'est que les

Vulcains sont des extraterrestres qui ne répriment pas leurs émotions.

JARRAH : Donc ils n'ont pas des émotions au même sens ?

JACQUELINE : Leurs émotions fonctionnent différemment. Même aujourd'hui, on voit quantité de biochimie, d'études des nerfs, du cerveau, tout ça sur la physiologie humaine. On réalise combien de notre vie émotionnelle est d'ordre biochimique. Or si les Vulcains ont évolué sur une autre planète, avec du sang vert, qui sait ? Pourquoi supposer que leurs émotions fonctionnent comme les nôtres ? Ça n'a pas de sens. Ce n'est pas de la vraie SF que de faire cette supposition. Dans Kraith, je suppose que les Vulcains sont aliens. Voilà ce qui est intéressant : ce n'est pas une dispute entre moi et Roddenberry. Plus tard, quand il travaillait—peut-être sur *The Next Generation*, je ne sais plus—Joanie Winston avait des connexions via Bjo Trimble et sur le plateau. Tout le monde se connaissait. Joanie et moi sommes entrées chez Paramount et dans le bureau de Roddenberry. Qu'avons-nous trouvé ? Des exemplaires usés de Kraith reliés sur la table basse.

JARRAH : Trop cool.

JACQUELINE : Et on nous a dit que les scénaristes et l'équipe étaient informés par Roddenberry qu'ils devaient lire ce fanzine. Voilà : *Star Trek* a ouvert l'accessibilité du public au grand public. Où cela mène-t-il ? Je ne sais pas. Aujourd'hui, nous sommes en plein combat—politiquement sur la liberté d'expression. Que peut-on dire en ligne ? Le propriétaire d'une plateforme est-il responsable de ce que des inconnus publient ? Et pas de moyen pour le destinataire de trier ce qu'il tolère. La culture a éclaté et n'a pas encore formé de nouvelles règles. Or le fandom a toujours été une culture à part et a toujours développé des règles. Par exemple, dans le fandom SF originel—que j'ai rejoint en cinquième—à l'époque, le grand public trouvait impoli de taper une lettre à un ami à la machine : pour communiquer cœur à cœur, il fallait écrire à la main. Dans la SF, il était très malpoli d'écrire à la main. Aujourd'hui, nous sommes en train de perdre les protocoles culturels qui disent comment être poli avec des inconnus en public. Et nous n'avons pas encore développé ceux pour être polis avec des inconnus sur Twitter, Facebook, Snapchat, que sais-je. Nous avons l'occasion de refaire la culture humaine, et ça se passe à l'échelle mondiale. À l'époque, les pays étaient des pays. Aujourd'hui, les pays n'ont plus de frontières. Ça arrive petit à petit. Nous avons, par exemple, fanfic.com, où les gens accrochent de la fanfiction sur presque toutes les séries, livres, etc. La plupart des textes publiés là sont de la camelote pure : ponctuation, orthographe, grammaire, mise en forme... Sans parler du fond : non-sens, scènes qui ne servent à rien. Beaucoup de mots qui ne disent rien. De très mauvais écrits. Des ados, parfois 13 ans, qui essaient de raconter l'histoire qu'ils ont au cœur, qui compte pour eux, mais sans outils mécaniques. Et le fait est : quel que soit l'âge ou l'expérience, un auteur ne peut se passer d'éditeur. Ils ont inventé des éditeurs appelés bêta-lecteurs. Aujourd'hui, il y a

une réprobation culturelle à publier une fiction qui n'a pas été relue par au moins deux ou trois bêta-lecteurs.

JARRAH : C'est vrai.

JACQUELINE : Pourquoi ? Parce que c'est illisible ! Jarrah rit Parce que vous êtes un mauvais auteur ? Non ! Parce que tous les auteurs ont besoin d'éditeurs. Voilà ce que j'appelle une révolution culturelle en cours. D'autres règles doivent émerger—non imposées, mais surgir organiquement du comportement du groupe. Aujourd'hui, ce qui forme un groupe peut... eh bien, je sais que dans le fandom Sime-Gen, on a des fans en Australie, en Allemagne, en France, partout. Vous pouvez lâcher un commentaire sur un article que vous lisez tous les deux, et la façon de le tourner en anglais américain offense profondément des Australiens. voix paniquée Ahh, je ne voulais pas dire ça ! Nous sommes en train de créer une culture mondiale. C'est ce que Star Trek fait. Roddenberry disait : « Quand nous serons sages. » Comment devient-on sages ? Pas par des lois gouvernementales, mais en se réunissant, en se comprenant, en formant des groupes qui grandissent. Pour appartenir à ce groupe, il faut être poli, gentil, prévenant, doux—et très, très opiniâtre.

SUE : rit Des opinions, le fandom Star Trek n'en manque pas.

JACQUELINE : Il faut savoir les exprimer, sans les imposer aux autres, sans rejeter ceux qui pensent différemment. Cette culture, c'est ce qu'il appelle être « sage », non ?

JARRAH : C'est intéressant. Je me demande si, aujourd'hui, Star Trek a encore un rôle à jouer pour nous faire avancer, comme société, vers l'avenir que vous imaginez.

JACQUELINE : Cela renvoie à la question : qu'est-ce que la fiction ? Qu'est-ce qu'un être humain ? Quel est le rapport entre les deux ? Qu'est-ce qu'une culture ? Une société ? Un groupe d'êtres humains ? Le groupe est-il plus important que l'individu, ou l'inverse ? C'était aussi dans, vous savez, la scène de mort de Spock. C'est Nietzsche et... je ne sais plus, tous ces grands penseurs qui ont marqué l'humanité. Et tout est une question de point de vue : cause ou effet ? La poule ou l'œuf ? En tant qu'écrivaine pro, je vois l'écrivain—le conteur, le barde—comme celui qui relate, de manière articulée et illustrative, ce qui pousse la culture qu'il observe. Autrement dit, vos écrivains—de fiction ou même de non-fiction—sont le véhicule par lequel la culture exprime ses valeurs. Mais parce qu'une culture majoritaire—peut-être 50-51 %, une majorité qui oscille—voit ses valeurs s'exprimer plus clairement et précisément, d'autres les « attrapent ». Comme un virus, vous voyez ? Ils s'emparent de ces idées, valeurs, méthodes, et de la manière dont elles fluidifient la vie, et les mettent en œuvre. J'ai vu une étude psy récente : l'un des moteurs du cerveau humain est le

besoin absolu de s'intégrer, d'être d'accord, d'adopter les valeurs de ceux qui vous entourent. C'est omniprésent. C'est ainsi que naissent et se propagent vagues de valeurs et marqueurs identitaires. Je soupçonne—je ne sais pas s'il y a des études officielles, je ne lis pas toute la littérature psy—que cela a son origine dans le barde itinérant du Moyen Âge, voire avant. C'est comme ça que les cultures s'agrègent ou changent. Il y a un noyau de gens qui ont adopté une certaine façon de vivre. Ça se fait connaître, d'autres regardent et disent : « Ça marche bien. Je veux en être. » C'est exactement ainsi que le fandom est devenu le noyau du fandom Star Trek. Même processus. Un petit groupe lisait les mêmes livres et se parlait dans de petits fanzines, de petits articles. Ils se parlaient, partageaient leurs vies—« ma voiture est tombée en panne », « j'ai un nouveau job », « je retourne à l'école » ; toutes ces histoires de vie étaient aussi dans ces fanzines. Vous appreniez qui sont ces gens, vous deveniez membre d'un groupe, d'une société, d'un monde appelé fandom. Et c'était le premier pays sans localisation géographique. Il est logique que le fandom Star Trek soit natif du monde en ligne, parce que le fandom Star Trek n'a pas de localisation géographique. Les liens entre les gens et la culture que ce groupe développe sont distinctifs. Le signe distinctif actuel, c'est que, parce que CBS a fait un nouveau Star Trek—derrière un péage—mais il est là. Et il a l'air bon. Beaucoup de connaisseurs de bonne fiction pensent qu'ils tiennent quelque chose, qu'ils feront peut-être quelque chose de vraiment significatif avec cet univers en développement. Je ne vois pas pourquoi ça devrait s'appeler Star Trek, mais bon. Pourquoi pas une création originale ? Pourquoi ? Parce qu'ils veulent jouer pour ce groupe particulier qui aimait la série originelle. Et aussi parce que des gens en détiennent les droits et proposent un produit. Oui. Ça marche dans les deux sens. Mais les fans de ce phénomène ont, en fait, une attitude face à la vie différente du reste de la population. Et voici ce qui est distinctif : c'est un noyau, publicisé, dont les valeurs sont absorbées et mises en œuvre par la population générale, qui veut appartenir. Nous développons une nouvelle culture.

JARRAH : Je voulais juste vous prévenir qu'il nous reste cinq ou six minutes, pour que vous ne ayez pas l'impression d'être coupée.

JACQUELINE : rit Je peux continuer indéfiniment ! Les petits sujets qu'on a touchés s'ouvrent sur des sujets bien plus vastes. Beaucoup ont à voir avec la manière dont les femmes—leur regard unique sur le monde—impactent le développement culturel, très différemment des hommes. Et comment nos attitudes sur ce qui différencie un homme d'une femme ont évolué. Je pense qu'on va voir, j'en ai écrit, la SF se concentrer davantage sur l'ambiguïté de l'identité sexuelle. C'est un champ énorme à labourer. On commence à peine à poser la question. Nous n'avons pas de réponses. La plupart des réponses proposées sont pour l'instant inapplicables, et de nouvelles choses vont émerger, se développer. Je pense qu'il y aura un autre... je ne sais pas pour la télévision, parce que le câble, c'est un peu fini. Je fais surtout du streaming. J'ai coupé le câble. Mais vos podcasts, par exemple, et d'autres moyens de

diffusion de la fiction : il y a des vidéocasts et toutes sortes d'outils en ligne. Et d'autres restent à inventer, car avec la 5G qui arrive, on va avoir une nouvelle bande passante à remplir. Quelqu'un qui a grandi avec ces podcasts—Mission Log et tout ça—va créer une série qui aura l'impact de Star Trek sur la génération actuelle de jeunes, qui grandira pour impacter le monde comme nous l'avions prédit dans Star Trek Lives : que les fans de Star Trek influenceraient le monde. Et la plupart de ce que nous avons prédit dans Star Trek s'est réalisé. De mon point de vue—différent de celui de Sondra Marshak et Joanie Winston—du point de vue de Sime-Gen, qui devient maintenant un jeu vidéo, peut-être un jeu de plateau, des romans graphiques, je ne sais quoi... Il y a plus de médias graphiques qui arrivent dans Sime-Gen, et l'impact—la preuve que nous avons compris pourquoi Star Trek était important. inaudible Nous avons compris de quoi il s'agissait. C'est dans Kraith, c'est dans Star Trek Lives. Ça fait partie du dossier, et c'est illustré par la façon dont les fans ont réagi à Sime-Gen. Il y a quelque chose dans la théorie. Sue rit Pas tout, mais quelque chose d'important. Nous croyons vraiment avoir trouvé quelque chose de différent à un niveau très fondamental de la structure de la fiction dans Star Trek—et Roddenberry ne l'a pas fait exprès. rit C'est merveilleux ! C'est ainsi que l'art fonctionne. Ce n'est pas toujours voulu. Une grande partie, surtout la commercialisation, mais pas tout. La créativité n'est pas toujours intentionnelle.

SUE : Eh bien, Jacqueline, merci infiniment d'avoir pris le temps de nous parler aujourd'hui. C'était très amusant et si éclairant. Je suis ravie que vous soyez venue. Si on veut vous trouver en ligne—je sais que vous êtes sur Sime-Gen.com—peut-on vous joindre sur Twitter, ou où vous suivre pour les grandes nouvelles ?

JACQUELINE : Oui, sur Twitter, je suis @JLichtenberg. Sur Facebook... vous savez quoi ? Allez sur Amazon. Tapez Jacqueline Lichtenberg—L I C H T E N B E R G, pas B U R G mais B E R G. Allez sur l'un de mes livres, cliquez sur mon nom, et accédez à ma page, mon blog, tous mes livres, les liens vers Facebook et Twitter. Tout est là, tout est lié depuis ma page.

SUE : Fantastique.

JARRAH : Et nous partagerons tout cela dans les notes de l'épisode.

JACQUELINE : La plupart de ces livres sont disponibles—tous en e-book, Kindle. Tous en papier, et certains en audio, d'autres à venir.

SUE : Encore merci. Ravie d'avoir parlé avec vous aujourd'hui.

JACQUELINE : Oh ! Je suis si contente que... que nous nous soyons trouvées, parce que je pense que vous faites quelque chose d'important ici.

SUE : Oh, merci beaucoup.

JARRAH : Merci.

* * * * *

SUE : On sait que c'était long, mais on espère que c'était amusant, instructif et intéressant pour tout le monde aujourd'hui.

JARRAH : J'ai trouvé ça super intéressant. Je n'avais aucune idée que les Wel-committees existaient avant le Wel-committee de Star Trek. C'était vraiment intéressant. Et, vous savez, quand elle parlait des différentes perspectives dont venaient les gens—c'est quelque chose qu'on voit encore aujourd'hui dans Star Trek, et ça nous surprend encore parfois. C'est intéressant de voir comment Star Trek a rassemblé tant de personnes d'horizons et de croyances différents.

SUE : Et j'espère vraiment que, si nous sommes en train de créer une nouvelle culture, le groupe central qui l'influence, ce sont les fans de Star Trek, parce que je pense que cela nous mettrait sur la bonne voie.

JARRAH : Oui. Et si vous êtes un auditeur ou une auditrice de podcasts qui va créer le prochain Star Trek, je ne dirais pas non à un job d'écriture. rires Plus sérieusement, j'espère vraiment aussi.

SUE : Il ne nous reste plus qu'une chose à dire aujourd'hui : notre podcast est entièrement soutenu par nos soutiens sur Patreon.

JARRAH : Si vous allez sur [Patreon.com/womenatwarp](https://www.patreon.com/womenatwarp) et que vous vous engagez à partir d'un dollar par mois, vous avez accès à certains de nos bonus en ligne exclusifs. Et nous avons d'autres paliers de récompenses qui donnent accès, par exemple, à des séances watch-along avec commentaires enregistrés, et notre nouveau palier qui vous permet d'accéder à nos épisodes spéciaux sur des sujets non-Trek. On prévoit clairement d'en faire un sur C. J. Cregg de The West Wing, qui était une blague du 1er avril mais que tout le monde a voulu voir pour de vrai. On est assez excitées. Et qui sait ce qu'on fera d'autre ? Probablement Star Wars, Doctor Who. Si vous voulez entendre nos avis sur d'autres choses, vous pouvez aussi proposer des sujets, et vous trouverez tout ça sur [patreon.com/womenatwarp](https://www.patreon.com/womenatwarp).

SUE : Et c'est à peu près tout pour aujourd'hui. Jarrah, où peut-on te trouver sur Internet ?

JARRAH : Vous pouvez me trouver sur Twitter @J A R R A H-penguin ou sur [Trekkiemfeminist.com](https://trekkiefeminist.com).

SUE : Et encore moi, c'est Sue. Vous pouvez me trouver sur Twitter @spaltor—
S P A L T O R. Si vous voulez contacter l'émission : Twitter @womenatwarp. Facebook
et Instagram aussi @womenatwarp. Envoyez-nous un e-mail à crew@womenatwarp.com
, ou visitez notre site et blog sur womenatwarp.com. Merci beaucoup de votre écoute.